

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 32

Artikel: Le grainier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203568>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

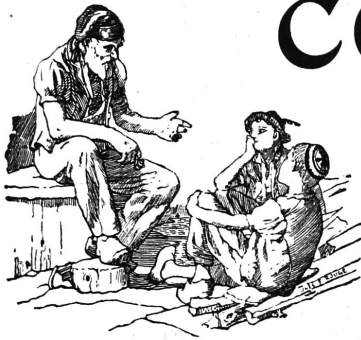
Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstejn & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La Lucie au balai.

TANTE ROSE, dois-je me marier ?

— Tout homme sain de corps et d'esprit, mon cher Alexandre, tout homme aimant le travail et dont la ferme résolution est de bien élever sa progéniture, doit prendre femme... Mais quel âge as-tu ?

— J'aurai mes vingt-six ans à la Saint-Louis qui vient.

— C'est le bel âge du mariage. Et tu gagnes à ton métier de mécanicien ?

— Cent huitante francs par mois.

— Hum ! avec ça, dans les villes, un père de famille tire le diable par la queue ; mais, au village, il y a moyen de nouer les deux bouts...

— N'est-ce pas ?

— Et peut-on te demander le nom de la jeune personne qui fait battre ton cœur ? Ce ne serait rien la régente ?

— Oh ! elle a trop d'escient, elle me mènerait par le bout du nez.

— Une femme instruite et avisée n'est pas un mauvais parti.

— Mais ne dit-on pas :

La femme qui parle latin,
L'enfant qui est nourri de vin,
Soleil qui luiserne au matin,
Ne viennent pas à bonne fin.

— La régente ne parle pas latin. Mais passons. Ce n'est pas non plus la Louise du Pré-aux-Bœufs ?

— Cette entoupenée de Louise ! mais elle ne sait pas même compter jusqu'à vingt !

— Et la Lydie au maréchal ? Elle est bien mignonne.

— Elle ne le sait que trop, la coquette ! Vous ne voudriez pourtant pas, tante Rose, que votre nièce tourne la tête à tous les garçons du village.

— Alors, c'est cette bonne Joséphine du Pâquier-Bornu ?

— Bonne, peut-être, mais si laide avec son nez cabossé et son œil qui guigne la Dent de Jaman, tandis que l'autre se perd du côté du Mont-Tendre !

— J'oubliais la grande Mélanie de la Blessonnière. En voilà une qui aura une belle dot.

— C'est justement pourquoi elle ne me dit rien. Si elle devenait Mme Nifflet, je ne serais jamais pour elle que son pauvre mari.

— J'y suis : c'est la petite Mariette, qui allait pieds nus jusqu'à sa première communion ?

— Mais, tante Rose, vous le savez aussi bien que moi, Mariette a beau être pauvre comme un mousset, elle ne songe qu'à la toilette. Tout l'argent que je gagne, elle me le prendrait pour s'attifer et faire la dame.

— Alors, je donne ma langue aux chiens. Aussi bien, si tu n'as pas confiance en ta vieille tante, ne me dis pas qui tu aimes. C'est ton affaire, après tout.

— Tante Rose, ne vous fâchez pas ; je ne vous dis pas celle que je désire, parce que je ne le sais pas encore moi-même.

— Comment donc veux-tu que je te conseille ?

— Je n'en aime pas une, j'en aime trois...

— C'est beaucoup.

— ...L'Henriette, qui vient de s'établir tailleur ; la Jeanne de la Gazon et la Lucie, la cadette de l'inspecteur du bétail, toutes trois, comme vous savez, braves filles, travailleuses, de bon caractère et de goûts simples, enfin si pareilles de mérites que je ne puis choisir entre elles, depuis six mois qu'elles me trottent par la tête.

— Et elles, se doutent-elles du tintouin qu'elles te donnent ?

— Non je ne leur ai pas dit un mot depuis le bal de la Jeunesse, à la Saint-Sylvestre, et je ne les retuque que du fond de mon atelier, sans qu'elles s'en aperçoivent.

— Bon, je vois où tu veux en venir : « Tante Rose, te dis-tu, les invitera chez elle, les observera et me dira ce qu'elle pense de chacune d'elles. » Allons, puisque tu n'as plus ni père ni mère, on va passer par tes fantaisies. Ces jeunes seront ici dimanche. Avec mon épreuve du fromage, je serai bientôt fixée.

— Qu'est-ce c'est que ça pour une épreuve ?

— C'est un moyen du vieux temps : tout en causant de la vente pour l'orgue du temple, j'offrirai à ces demoiselles un morceau de pain et de fromage. Celle qui mangera son fromage en laissant sur l'assiette une épaisse couenne, symbole du gaspillage, ne fera pas une bonne ménagère, non plus que celle qui serait assez peu délicate pour l'avaler sans en rien ôter, tandis que la jeune fille qui se bornera à gratter légèrement le dos du fromage sera une épouse économe et propre, l'épouse qu'il te faut.

* * *

Quinze jours plus tard.

— Eh bien, tante Rose ?

— Je ne puis rien te dire encore, mon pauvre Alexandre : l'expérience du fromage a raté ; aucune de ces perfections n'a voulu de mon gruyère. Mais ne désespère pas, elle doivent revenir chez moi cet après-midi même, et, j'en ai le pressentiment, à la nuit tombante, quand tu quitteras ton atelier, tu connaîtras mon verdict.

La soirée ne parut jamais si lente à venir, à Alexandre Nifflet, que ce jour-là. Enfin, il put courir chez sa tante.

— Prends la Lucie, lui dit-elle sans autre préambule, c'est une perle !

— Comment le savez-vous ?

— Grâce à mon balai... Convoquées à des heures différentes, les trois belles ont trouvé le balai de l'écurie jeté à travers le seuil de ma porte. La Jeanne de la Cazon l'a cambé sans même retrousser sa jupe. « Bon, me suis-je dit, voilà une insouciant qui fera une femme désordre et dont je ne voudrais pas pour nièce ! »

— Et la tailleuse, qu'a-t-elle fait de votre balai ?

— La tailleuse l'a envoyé promener dans la cour, d'un coup de pied qui dénote un tempérament impérieux et colérique, ou je ne m'y connais pas. Si tu recherches les scènes de ménage, tu sais maintenant à qui t'adresser. Mais si tu veux une bonne petite femme, sage, douce et

soigneuse, encore une fois prends la Lucie : elle seule a relevé gentiment mon affreux balai de biolles et l'a mis à côté de la porte.

— Pour une bonne tante, vous en êtes une toute bonne, tante Rose ; laissez-moi vous embrasser !... et dès demain, j'embrasserai à son tour ma Lucie, ma fiancée.

— Oui, mon Alexandre, si elle te veut.

V. F.

Diagnostic-éclair. — Un avocat bien connu va trouver un médecin de ses amis.

— Dis-moi, mon cher, lui fait-il, décidément ça ne va plus, je suis bien malade.

— Que ressens-tu ?

— Un mortel ennui.

— Tu t'écoutes trop, mon vieux.

Bon voyage ! — On enterrait un jour un monsieur qui n'avait pas précisément la réputation d'être un fort honnête homme. De son vivant, il avait tripoté dans tant d'affaires malpropres, et si peu sauvé les apparences, que ses anciens amis refusaient de le reconnaître et de lui parler.

Lorsque son cercueil vint à passer, tout le monde se découvrit, suivant l'usage.

— Quel est cet enterrement ? demanda quelqu'un.

— C'est celui de X...

— Ah ! c'est X... Il a bien fallu qu'il meure pour recevoir tant de coups de chapeau.

Après les noces. — Un monsieur dîne dans un restaurant. On lui sert des petits plats où il est impossible de ne pas reconnaître les vestiges d'un repas de noces donné la veille.

— Comment trouvez-vous ce faisant truffé ? lui demande la maîtresse de maison, qui vient de lui glisser sur l'assiette un aileron quelque peu desséché.

— Excellent, madame, excellent ! peut-être meilleur qu'hier.

Le grainier.

Nous l'appelions, en patois, « lo grani », et sa venue dans ma jeunesse, était pour chacun une fête. Aujourd'hui, que les chemins de fer, voire les camions-automobiles, transportent rapidement à domicile toutes marchandises désirables, les grainiers ambulants n'existent plus guère ; et, si, d'aventure aux jours de foire, dans certaines localités, vous trouvez encore le banc traditionnel, garni de petits sacs où sommeillent les fécondes semences, soyez assurés qu'il s'agit là, non point d'un grainier d'autrefois, mais du représentant de quelque raison sociale ayant pignon sur rue et catalogue illustré — avec planches tirées en trois couleurs.

Notre « grani » n'était pas de cette sorte. Il nous arrivait de Savoie, au printemps et à l'automne, portant, sur l'épaule, deux grands sacs de serge verte se faisant contrepoids, lesquels sacs contenaient les petits « satzons » de graine. Durant un mois on le revoyait revenir chaque

samedi, jour de marché; le reste de la semaine, il allait, à droite, à gauche, dans la montagne et la plaine, de chalet en chalet, de village en village, de hameau en hameau, vendant ses semences ou, parfois, les échangeant contre des gerbes de fleurs desséchées dont il connaissait les vertus et qui lui fournissaient les matériaux propres à combiner des tisanes supercuratives.

Actuellement, ces plantes, sans doute, sont dédaignées. La mode en a passé. Elles ne servent plus à rien. Ça et là quelques-unes, peut-être, dans de très vieilles familles, gardent encore le prestige des vertus contestées. Ça et là, l'une d'elles, tout au fond des bocaux de l'apothicaire ou de l'herboriste, attend encore le passage du malade fidèle aux infusions de jadis. Mais la médecine incrédule les délaisse. On ne les cueille plus selon les rites d'autrefois; et la science des « simples » s'efface même dans la mémoire des bonnes femmes.

* * *

Mais ce qui nous réjouissait, nous autres gamins, dans la présence du « grani », ce n'était ni sa kyrielle de sachets et de paquets, ni ses gerbes de sauge, d'angélique, de germandrée, de thym, etc. Ces choses concernaient les mamans. Pour nous, la personne même du « grani » avait mille fois plus d'importance.

Ce vieux bonhomme, le marché fini, avait coutume, vers le soir, de prendre part au « coter », ici ou là, selon qu'en sortant de l'auberge, après son souper, le hasard des flâneries le pousse vers un quelconque des points cardinaux.

Et chacun l'accueillait avec joie; il s'installait sur le banc ou l'escalier et, tout en fumant une « bouffarde », contait à l'auditoire, toujours nombreux, les nouvelles de son pays. Parfois les histoires étaient terribles: revenants, esprit malin, monstres, bêtes cornues, fourchues, pointues, velues; hommes gigantesques, sorcières au sabbat sur le balai traditionnel; rien n'y manquait, les faits avaient un fonds de réalité. Ainsi ce fut notre « grani » qui nous donna les premiers détails sur cette fantastique affaire des « possédées de Morzine ». Et vous pensez si nous écoutions, nous autres gamins, qui, chaque semaine, à l'école, apprenions l'histoire sainte et les miracles, chassant les démons du corps des démoniaques.

Cependant, le « grani » n'était pas toujours si lugubre. Souvent aussi, il variait sa causerie en y intercalant quelques couplets d'outre-Léman.

Si j'étais l'hirondelle,
Que je puisse voler,
Sur le sein de ma belle,
J'irais m'y reposer...

Une chanson de batelier savoyard qu'on entend encore, le soir, entre Meillerie et Thonon, pleurer dans l'air ses points d'orgue excessifs.

Ou bien, il entonnait:

Par la salbri-mal'brou, Maria,
Que fais-tu vers la fontaine,
Salbri!
Que fais-tu vers la fontaine,
Mal'brou!

Une épouvantable plainte d'un mari jaloux qui tue sa femme infidèle. Et, nous, nous serions les coudes en écoutant la grosse voix du bonhomme et le roulement des rrr.

Ainsi passait la « soirée du grani ». Après laquelle, tout en courant, nous partions pour le logis, rêver de bêtes cornues, de démons pourchassés et de chansons savoyardes....

LE PÈRE GRISE.

Un vieux gourmand.

C'ÉTAIT une après-midi du mois de juillet 190 . Un vieux bonhomme, pris de fringale, entre chez un pâtissier de la rue de Bourg, prend une brioche et la mange, péché mignon entre tous. Mais, où la chose se complique et

devient grave, c'est que le vieux fut remarqué à travers les vitres du magasin par deux bambins (le frère et la sœur) et l'un deux, la petite fille de s'écrier: « Est-il gourmand, ce vieux-là! » Elle avait raison, la chère enfant; mais, voulant avoir le cœur net, s'assurer que c'était bien elle qui avait dit cela, le vieux sort de chez le pâtissier, l'air furieux.

— Qui a dit: Est-il gourmand, ce vieux-là?

Et la fillette d'accuser son petit frère.

Le vieux gourmand était sûr du contraire.

— C'est lui, m'sieu, c'est pas moi.

— Eh bien, tu auras un gâteau, puisque tu n'as pas été mal'onnête.

— Merci, m'sieu, dit-elle. Mais, prise aussitôt de remords et fixant son petit frère (tout penaud et n'osant dire mot), lui donne son gâteau, se tourne vers le vieux bonhomme.

— M'sieu, m'sieu, dit-elle, avec de grosses larmes. J'ai menti, c'est pas lui... c'est moi!

Le vieux gourmand, un peu ému, n'y put résister, il achète deux gâteaux à la fillette.

B. N.

Au voleur!

L'autre nuit, de nombreuses personnes stationnaient sur la place de St-François, à l'angle des rues du Grand et du Petit-Chêne. Il était passé minuit. Que pouvait bien faire tout ce monde, à pareille heure, à tel endroit? Devinez?... Ils attendaient un cambrioleur.

— Un cambrioleur?

— Oui, ma foi! Et il y avait plus d'une heure qu'ils étaient là, les yeux sur les toits, à attendre. Et, dans le nombre, plus d'un encore attendait, sans savoir quoi. On passait, n'est-ce pas, pressé de rentrer au logis, et on avait vu tout ce monde qui regardait en l'air. Evidemment, il devait y avoir quelque chose, quelque chose d'extraordinaire. On s'était arrêté, comme les autres; on avait levé la tête, comme les autres; on regardait les toits, comme les autres, sans rien voir, mais avec le ferme espoir qu'on finirait bien par voir quelque chose, quoi que ce soit.

* *

Entre dix et onze heures, quelqu'un, dans la rue, avait crié: « Au voleur! »

— Au voleur; où?

— Là, sur ce toit. Le voleur est sorti de cette mansarde; il a suivi le chéneau...

— Le chéneau, allons donc, mais c'est impossible de marcher là.

— Impossible! Mais quand je vous dis que je l'ai vu. Il a suivi le chéneau, a disparu derrière cette cheminée, puis est descendu le long du mur...

— Le long de ce grand mur sans fenêtres et sans saillies? Vous voulez rire!

— Enfin, vous êtes drôle, vous! Croyez-vous donc que j'aie perdu la boule? Je vous dis qu'il est descendu le long de ce mur et qu'il rôde à présent sur ces toits. D'ailleurs toute la « Sûreté » et toute la police sont à sa recherche... Chut! taisez-vous; regardez voir à cette fenêtre, là... Qu'est-ce qu'on voit?... C'est... Non, non, ce n'est qu'une bonne qui tire ses volets avant de se mettre au lit.

Et, autour des deux interlocuteurs, un groupe s'est formé, qui les presse et les écoute, bouche bée, ne sachant pas au juste de quoi il s'agit.

— Pardon, messieurs, demande un étranger en s'approchant, qu'y-a-t-il?

— C'est un voleur, m'sieu.

— Ah vraiment. Et où donc?

— Dans c'te maison... D'ailleurs, voilà m'sieu qui l'a vu, y pourra vous dire.

— C'est vrai, monsieur, vous avez vu le voleur?

— Alors, que je l'ai vu. C'est moi qui le premier ai entendu le type qui criait « au voleur ».

— Et l'on est à sa recherche?

— Toute la Sûreté est par-dessus ces toits avec la police. On ne sait pas où la poison a disparu.

— Dis donc, Blanc, je crois qu'y l'ont pincé. Regarde voir ce type en blouse, entre les deux cognes.

— Mais, quegnu! C'est chose, de la Secrète.

* *

— Pour moi, dit quelqu'un, dans un groupe voisin, j'ai la certitude que le compagnon n'est plus sur les toits. Il est peut-être ici, tout près de nous, à regarder comme tout le monde, les mains dans ses poches...

— Ou dans celles de ses voisins.

— Oh! c'est bien possible, ou même est-il tranquillement en train de déguster trois décis dans le café d'en face.

— Ces cambrioleurs, ils les connaissent toutes; ce sont des malins.

— Alors, sait-on ce qu'il a volé?

— On dit qu'il aurait volé cinq ou six cents francs à une bonne dame qui habite les mansardes et qui avait caché cette somme sous son matelas.

— Voilà encore une bêtise, mettre de l'argent dans son matelas. Voulez-vous exposer quelque chose à la cupidité des voleurs, enfouissez-le dans quelque cachette bien secrète. Tenez, moi, je veux coller un billet de cinquante francs contre cette réclame de chocolat, bien en vue, personne ne veut le toucher.

— Hum!... hum!...

— Je vous en réponds. Vous vous souvenez de ce riche Parisien, un farceur... Comment s'appelait-il déjà?... Attendez?... Fur..., Far... Ah! bref, je ne me rappelle pas. Un jour, il avait parié qu'il se déguiserait en marchand de plein vent, installerait son échoppe sur le Pont-Neuf et qu'il offrirait là des pièces d'un louis, authentiques, pour huit sous.

Eh bien, il avait beau crier sa marchandise, personne n'y mordait. On se défilait. A la fin, un brave homme s'approche, machinalement. — Qu'est-ce que vous vendez là? — Des pièces de vingt francs pour huit sous! — Farceur! — Regardez, mon brave! Et, ce disant, le pseudo-marchand faisait sonner les pièces d'or sur la table.

— Eh ben, va pour trois, j'ai justement encore vingt-quatre sous.

Et ce client unique était un peu pochard; et il avait pris les louis pour de vulgaires médailles. Il voulait les offrir à sa « bourgeoise » afin de se faire sans doute pardonner mieux son état d'ébriété.

Le monde est comme ça! ajouta le narrateur; vous n'y changerez rien.

* *

— Bonsoir, messieurs! Alors, pas encore couchés; que signifie? Pourquoi tout ce monde à ces heures?

— On attend la prise d'un cambrioleur.

Le nouveau venu est mis au courant et la conversation continue, toujours sur le même sujet.

— C'est égal, fait quelqu'un, savez-vous que ça commence à devenir inquiétant; on n'entend parler que de cambriolage. Il faudra bientôt se barricader chez soi, fermer portes et volets, pour se mettre à l'abri.

— Et encore! Hélas, les portes, les volets, ce n'est pas une garantie. Il suffit de..., il n'y a qu'à..., etc., etc.

Et voilà que, chacun émettant son avis, on assiste à un véritable cours de cambriolage, auquel de vieux professionnels n'auraient rien à redire ni à ajouter.

— Vrai, messieurs, nous allons bien! A qui se fier, maintenant?... Diable, une heure sonné; je me fiche de leur cambrioleur; c'est affaire de la police. Je vais me coucher. Ah! voici justement un agent. Hé, monsieur l'agent!

— M'sieu?...

— Alors, on ne peut pas le dénicher?...